NICOLAS LEBEL

Le Livre de Poche

De cauchemar et de feu

Le Livre de Poche remercie les éditions Marabout pour la parution de cet extrait.

© Hachette Livre (Marabout), 2017.
ISBN : 978-2-253-23729-7 – 1re publication LGF

Christus verus Lucifer

Et j'ai haï la vie, car ce qui se fait sous le soleil m'a déplu,
car tout est vanité et poursuite du vent.
Ecclésiaste 2, 17

Some say the devil is dead, the devil is dead, the devil is dead,
Some say the devil is dead and buried in Killarney.
More say he rose again, more say he rose again,
more say he rose again,
And joined the British army.
Chant traditionnel irlandais / The Wolfe Tones,
« Some Say the Devil is Dead » (1978)

Confutatis maledictis,
flammis acribus addictis,
voca me cum benedictis.
W.A. Mozart, *Requiem*

Does Britain need a thousand years
Of protest, riot, death and tears,
Or will this past decade of fears
Of eighty decades spell
An end to Ireland's agony,
Francie Brolly, *The H-Block Song* (1981)

Jeudi 24 mars 2016 :

Jeudi saint

21 h 38

H-50

Un *cauchemar* ! Il n'y avait mot plus juste pour qualifier ce voyage. John Murphy en acquit la certitude en s'examinant dans la glace. Son visage rougi par le froid lui semblait plus vieux, plus fatigué. Ses cheveux noirs ruisselaient de pluie. Une nébuleuse de gouttelettes étincelantes s'accrochait encore à ses épais sourcils et lui donnait un air de chien mouillé. Il souffla. Une brume grise brouilla les détails de son reflet. C'était mieux comme ça. Il posa les clés du camion sur le bord du lavabo et fit couler l'eau, attendit un peu, puis tendit les mains sous le jet chaud. Il resta ainsi quelques instants à fixer le flot qui filait entre ses phalanges, réchauffait doucement ses doigts engourdis et chassait son angoisse. Il respira à fond plusieurs fois. Tout s'était finalement bien passé, malgré la pluie, le froid, les deux jours de trajet. Malgré la cargaison. Un frisson le saisit. Il se dit qu'il était temps de raccrocher. Il n'avait plus l'âge. Il

n'avait plus les nerfs aussi solides qu'à vingt ans. Et le cœur fatiguait. La chaleur qui se diffusait dans ses mains lui confirmait son envie de confort, de calme, son besoin de paix.

De l'étage lui parvinrent les premières notes capricantes de « Some Say the Devil is Dead » interprété par les Wolfe Tones. Murphy sourit. Il y avait bien longtemps qu'il ne l'avait entendue, celle-là ! Le *bodhran* lança la cadence, un rythme mat et chaud, bientôt rejoint par le banjo. Comme un appel. Murphy eut soudain très envie de rentrer au pays. Il perçut un craquement ténu dans son dos et se retourna. L'escalier qui menait au rez-de-chaussée était désert. Il se replaça face au lavabo et coupa l'eau. Il secoua vivement les mains et arracha une serviette de papier au distributeur. *Some say the devil is dead*, *the devil is dead*, *the devil is dead*, poursuivait Tommy Byrne dans les enceintes du pub. Un second clappement, plus proche cette fois, le paralysa devant le miroir embué où il discerna une silhouette sombre et massive. Il pivota et porta la main à sa ceinture pour sortir son Beretta. Avant d'avoir pu achever son geste, il se retrouva face à la bouche noire d'un canon métallique. Il grimaça. Il n'aurait pu dire combien de fois déjà on l'avait braqué. Le flingue, c'est l'argument décisif, l'implacable démonstration, le pinacle de la dialectique pour dire simplement : tu fermes ta gueule et tu écoutes. Murphy connaissait la musique ; il leva lentement les mains comme l'exigeait le protocole. Son regard glissa sur le canon, remonta le long du bras. Il reconnut celui

qui le tenait en joue et ses yeux parurent s'extraire de leurs orbites à mesure que sa bouche s'ouvrait. Le sang quitta son visage, le laissant livide et sans voix. Une suée froide vint perler à la lisière de ses cheveux noirs. Ses pensées se bousculèrent, en proie à une terreur irrépressible, comme une volée de corneilles surprises au nid : le camion, la cargaison, l'insistance de James pour qu'il livre aussi vite et en personne… Dans le tumulte de ses émotions, Murphy lut une histoire écrite de longue date, dont il percevait soudain l'inévitable dénouement. Après toutes ces années, c'est ainsi que le cauchemar allait prendre fin.

Some say the devil is dead
More say he rose again[1]*…*

1. Certains disent que le diable est mort / D'autres, plus nombreux, qu'il est ressuscité…

23 h 15

H-48

— Tout ça, c'est la faute à l'Europe !

Le chauffeur du taxi parlait fort pour couvrir la soupe R'n'B qui dégoulinait de l'autoradio.

— En Angleterre, c'est pas pareil ! Ils roulent à l'envers. Je veux dire, ils roulent pas comme nous. C'est vrai ou c'est pas vrai ?

Sur la banquette arrière, Laura Reinier approuva de la tête.

— C'est pas vrai ? insista le chauffeur.

— Si, si, gémit-elle.

Il dévisagea un instant dans le rétro la petite jeune femme blottie contre la portière.

— Vous êtes pas de Paris, vous… Vous allez voir, les Parisiens, ils sont racistes ! L'Angleterre, c'est mieux !

— Vous n'êtes pas français ? hasarda-t-elle d'une voix fluette.

La remarque parut le contrarier.

— Ben si ! Je suis né à Chennevières.

— Ah…

La musique emplit de nouveau l'habitacle d'une sensualité synthétique. Par la vitre, Laura Reinier observait un trait de lumière qui, sur le trottoir luisant de pluie, semblait faire la course avec elle. Le chauffeur de taxi n'en avait visiblement pas terminé avec ses leçons de vie et tenait à dispenser sa sapience.

— Vous avez rendez-vous dans le bar ? avec quelqu'un ?

— Oui, répondit-elle, toujours laconique.

— Vous savez… Les femmes dans les bars…

Elle releva la tête pour croiser le regard du chauffeur dans le rétro, puis baissa les yeux aussitôt. Elle ne souhaitait manifestement pas entendre la suite de la démonstration que le penseur avait hâte de développer.

— Tiens, on y est, s'exclama-t-il contre toute attente.

Le taxi s'immobilisa dans l'étroite rue de Montreuil. Après un instant, Laura Reinier sortit du véhicule. Sa jupe claire et sa veste légère n'étaient pas adaptées au climat parisien. Ses cheveux bruns et mi-longs commençaient à friser. Elle ouvrit son parapluie à fleurs et, tandis que le chauffeur tirait sa valise du coffre, elle examina la devanture du bar. C'était un pub irlandais à la façade verte et aux larges vitrines, comme nombre d'entre eux. Sur l'auvent couraient des caractères celtiques : Le Patrick's. Peint sur l'une des vitres, un lutin malicieux, le sourire cerclé d'une barbe rousse et drue, habillé de vert et coiffé d'un haut-de-forme

à boucle, invitait le quidam à venir au chaud vider quelques tonneaux.

Le chauffeur arriva à la hauteur de sa cliente en faisant rouler la valise qu'il lui tendit sans la regarder, captivé par le spectacle. Il siffla entre ses dents.

— Y'a eu du grabuge, on dirait…

La jeune femme ne répondit pas. Quelques secondes encore, ils observèrent les quatre véhicules de police, garés en travers de la rue, la Mégane banalisée, l'ambulance, et les allées et venues des gardiens de la paix qui relevaient les identités des clients, une dizaine, sous l'averse, par-delà les rubans de plastique rouge et blanc qui cahotaient au vent. Les gyrophares peignaient la nuit en bleu, tigraient de raies cobalt les immeubles noircis par la pluie, une pluie grasse et froide, une pluie de mars à Paris.

— Vous êtes sûre que vous allez là ? C'est pas vraiment un bon endroit pour…

— Merci, coupa Laura Reinier avant de s'avancer vers le périmètre interdit.

Les semelles de ses tennis couinèrent sur l'asphalte détrempé. Derrière elle, sa valise grondait sombrement. Un des gardiens de la paix leva la tête vers elle, puis la main.

— Le bar est fermé, madame.

La jeune femme tira une carte de son sac, qu'elle glissa sous le nez de l'agent.

— Lieutenant Reinier. Je cherche le capitaine Mericht. J'ai appelé le central du XII^e^. On m'a dit qu'il était là, expliqua-t-elle d'une voix douce.

— Oui, oui, il est à l'intérieur, lieutenant ! C'est Mehrlicht, son nom. Le foutez pas en rogne ! Déjà qu'il est pas commode ! Vous ne pouvez pas le manquer : un bonhomme petit et chauve, enfin… quasiment… avec un imper beige.

Il baissa d'un ton, narquois.

— En plus, vous verrez, il a une…

— Une tête de grenouille, oui, on me l'a dit au téléphone.

— Ah…

L'agent semblait déçu d'avoir été interrompu dans son portrait du capitaine de police. Reinier supputa que l'aspect de l'officier était un sujet récurrent de blagues au central. Le commissaire Matiblout n'avait évidemment donné aucun détail de cette nature au téléphone. Il avait simplement dit que le chef de groupe en question était un « excellent élément » et que « tout se passerait bien ». *Tout* jusqu'ici lui donnait tort.

Le gars en bleu releva le cordon en plastique et la jeune lieutenant avança. Elle traversa la foule, imperturbable sous son parapluie à fleurs, gagna la porte vitrée du pub, referma son pépin et entra. Une musique sautillante l'accueillit qui contrastait avec le désert du lieu ; la salle en L était pratiquement vide. Dans un coin, une femme rousse, portant un brassard orange de police sur sa veste de cuir noir, prenait la déposition d'un homme ventripotent assis à l'une des tables en bois, la tête dans ses poings. Au bar, un type baraqué de près de deux mètres, au crâne presque rasé, portant le même brassard,

interrogeait, carnet en main, une jeune femme affairée derrière le zinc. Il releva les yeux dès que Laura Reinier parut, et la regarda déposer sa valise et son parapluie près de la porte.

— Lieutenant Reinier, annonça-t-elle de sa voix de flûte. Je cherche le capitaine Melicht. On m'a dit…

— Il vient de descendre, répliqua-t-il en pointant le bout de son stylo vers un escalier qu'il voyait apparemment à travers les murs, de l'autre côté du pub.

Reinier sourit et le remercia d'un signe de tête. Le baraqué s'était déjà detourné et l'avait oubliée.

— Mehrlicht, avec un r, précisa la flic rousse depuis le fond de la salle.

— Ah… Merci !

Reinier traversa la pièce et dévala les premières marches au rythme de la gigue. Les éclats d'une conversation lui parvinrent bientôt. L'une des voix était celle d'un homme mûr, sans doute d'une cinquantaine d'années, indéniablement cultivé, à entendre sa diction et son vocabulaire. L'autre en revanche sonnait comme un raclement de gorge continu, le crissement plaintif de grains de sable écrasés entre deux dalles de pierre, le grincement d'une charnière rouillée… Ou le râle d'un mourant. La jeune femme ralentit et descendit timidement les dernières marches. Les voix provenaient des toilettes des hommes. Après un temps, elle s'approcha du chambranle de la porte et s'arrêta pour contempler les deux individus qui, à quelques mètres d'elle dans la pièce carrelée, discutaient devant un box ouvert. Elle

pensa aussitôt à Laurel et Hardy. Le premier était un grand et gros bonhomme tout emmitouflé dans une ample combinaison jetable blanche qui lui donnait un air de méduse bedonnante. Le second était petit et maigre, serré dans son imperméable beige. Il était équipé de housses de chaussures bleues et portait sur la tête une charlotte tout aussi ridicule. On eût dit un coton-tige si l'on ne remarquait la peau saure de son visage, ses yeux noirs globuleux et bistrés, les traits creusés de son front et de ses joues, ses pommettes osseuses… La bouche de Reinier s'ouvrit malgré elle. La comparaison avec la grenouille était flatteuse. La rainette à laquelle on associait le petit capitaine de police avait dû agoniser de longues heures sous un soleil de plomb avant de passer sous une roue de camion. Puis d'être mâchée par un renard… Ce type était au mieux un zombi de grenouille.

Elle fit un pas et allait se présenter lorsqu'elle vit le cadavre assis sur la cuvette derrière eux. Elle se figea, stupéfaite. Le stage commençait sur les chapeaux de roue. Son cœur s'emballa. Elle déglutit et s'appuya contre le mur, les yeux écarquillés. Des myriades d'étoiles virevoltèrent alentour. Elle respira profondément. De nouveau, elle entendit leurs voix. Les deux hommes poursuivaient leur conversation, inconscients de sa présence.

— Bon, c'est pas tout ça… T'en dis quoi, Régis ? demanda le petit au gros en croisant les bras, sans quitter le cadavre des yeux.

Debout à ses côtés, son enregistreur en main, le légiste soupira.

— Son état est stationnaire.

Ils pouffèrent et le médecin s'expliqua :

— Je suis là depuis une vingtaine de minutes et toujours aucun pouls. Je prédis qu'il n'y aura aucune amélioration de sa condition. La bonne nouvelle, c'est que ce monsieur n'ira pas moins bien non plus !

— Arrête de déconner ! Il est bientôt minuit et j'ai les baguettes en coton.

— D'accord… J'en dis… J'en dis que ce n'est pas banal, quand même…

Ils se turent pour communier dans la contemplation du mort. Le type, d'une soixantaine d'années bien tassées, était avachi sur la cuvette des toilettes, tout habillé, dans son petit box. Il avait l'air d'être à confesse. Un pantalon de velours côtelé marron, un pull vert sapin et une parka beige. Ses bras pendaient de chaque côté, les doigts à quelques centimètres du carrelage où caillait inexorablement une flaque de son sang, ronde comme un tapis de bain, sombre comme un vieil ermitage. On aurait dit qu'il prenait un bain de pieds. Dans son propre sang. Ce n'était pas banal, le légiste avait raison. La tête du gars pendait en arrière, certainement rejetée sous l'impact de la balle qui lui avait crevé le front. Ses yeux ouverts fixaient le néon du plafond. Sa bouche béait, béate. Une constellation de perles pourpres piquetait le mur blanc derrière lui et y dessinait une jolie auréole sanglante. Autant de signes qui laissaient accroire qu'il avait gagné son paradis. Mais les bonnes gens meurent rarement d'une balle dans la tête.

Une mélodie guillerette s'écoulait toujours de la salle du bar, un air entraînant avec des guitares, des banjos et des flûtes. Au moins le type était parti en musique. On se console comme on peut.

Un flash claqua et blanchit soudain la scène. Un autre homme, un assistant du légiste ou un gars de l'Identité judiciaire, la fameuse police scientifique, s'échappa d'un angle mort et apparut tout à coup dans sa tenue de méduse, tirant les deux copains de leur réflexion et la jeune femme de sa sidération. Le médecin s'anima le premier :

— Didier, tu me fais de beaux clichés des jambes et du front. Prends bien les genoux !

Le photographe s'exécuta avec un plaisir palpable, mitraillant le cadavre sous tous les angles. Mehrlicht se demanda s'il n'avait pas le profil d'un futur client, remarquant à chacune de leurs rencontres la fascination de l'artiste pour ses modèles. Il était un paparazzi de la mort, un professionnel de la nature morte. De la nature humaine morte. De là à réaliser ses propres compositions… Peut-être ferait-il un jour une exposition à Paris… ou à Fleury.

Le petit capitaine s'arracha à ses pensées gothiques et reprit les conclusions du légiste :

— « C'est pas banal »… Put… Mer… Tu sais quoi, Régis ? Chapeau ! Non mais, vraiment : six ans de médecine générale, plus quatre ans de médecine légale. Et au moins vingt ans à éplucher des engourdis… Et qu'est-ce que nous dit le grand homme de science aujourd'hui ?

« C'est pas banal ! » Super, docteur Carrel ! Il est beau, le Charcot. Je sens qu'on va la plier rapidement, cette affaire…

Le légiste gloussa et reprit :

— Ne t'emballe pas, Daniel ! J'aurais fait fortune à la foire du Trône si j'étais voyante ! En plus, je te l'accorde, j'ai clairement le physique… Mais je ne vais pas t'inventer une histoire à ce stade des constat' ! J'ai à peine touché ce monsieur ! Et puis ils n'ont envoyé que Didier, à l'Identité. Tout le monde est sur les dents avec l'état d'urgence. D'habitude, pour une affaire comme ça, on aurait quatre types, un Polilight, peut-être même un laser pour l'expertise balistique… Bah non… Il y a Didier. En plus, c'est Pâques, alors certains ont pris le vendredi pour rejoindre leur famille en province ou profiter des quatre jours… Bref : on va faire ce qu'on peut ! Mais avec les moyens qu'on…

— OK, OK… Arrête ton lamento, je sens monter les sanglots. Non, je te jure, j'ai les larmes aux hublots ! Bon… Tu peux me dire quoi, pour l'instant ?

— D'après moi, monsieur quitte la salle du pub, il descend l'escalier, entre dans les toilettes des hommes et s'installe au lavabo ou à la pissotière. Son assassin le rejoint et ferme sûrement la porte de la pièce pour ne pas être dérangé. Il oblige ensuite notre bonhomme à entrer dans le box du fond et à s'asseoir sur la cuvette. J'imagine qu'ils papotent, et paf ! Il lui tire une première balle dans la jambe gauche, puis une deuxième dans la droite… Ou l'inverse. À bout portant.

Carrel pointa son enregistreur vers l'un des genoux du cadavre. Un trou noir marquait le centre d'une large tache brunâtre. Le velours côtelé de son pantalon avait bu tout ce qu'il avait pu. Le reste s'était peu à peu épandu sur le carrelage blanc autour de la cuvette, jusque sous la porte du box.

— C'est ça, le drame de ce siècle : on peut plus pisser tranquille ! s'indigna Mehrlicht. Il y a toujours un con pour sonner à ta porte, t'appeler sur ton portable ou te mettre une balle dans la rotule… Il a dû douiller, en plus… et brailler. Des trous dans les genoux… La musique est pas très forte… Bon… La soirée au troquet qui se barre en sucette, quoi…

— Tu m'étonnes ! Sauf qu'il n'a pas souffert longtemps. L'autre a enchaîné et lui a tiré une balle en pleine tête avant de refermer le portillon des toilettes et de repartir… À ce stade, on a déjà des zones d'ombre. Mais le reste est encore moins clair…

— Raconte !

— On avait ce débat avec Didier avant que tu arrives. Le meurtre de ce type a tout d'une exécution. Un genre de contrat. Pourtant le tueur n'a pas laissé l'arme sur place. Il prend même le risque de repartir et de se faire coffrer avec. Un pro abandonne son arme, non ?

Didier s'approcha et opina. Mehrlicht fit la moue.

— Mouais… Son soufflant a peut-être un pedigree, et le tueur veut pas qu'on le rattache à d'autres affaires. Ou il l'a jeté en repartant. On va voir les poubelles et les bouches d'égout du coin…

Le légiste sourit.

— Mais pourquoi il laisse les douilles alors ?

Il s'écarta d'un pas pour montrer alentour à droite et à gauche trois petits panneaux jaunes numérotés jouxtant chacun un minuscule étui doré.

Mehrlicht s'approcha et s'accroupit. Il examina la position des douilles sur le carrelage.

— Deux à droite et une à gauche… Il a changé de pétoire ? Ou la douille a rebondi et s'est barrée de l'autre côté ?

— Ou il y avait deux tireurs et deux armes… mais c'est peu probable… rétorqua le médecin.

— Ou il l'a retournée ? proposa Didier qui avait décidément des idées bizarres.

Mehrlicht poussa un grognement diffus en guise de réponse, puis poursuivit :

— Du 9 mm. Et personne n'a rien entendu ?

Didier ouvrit la bouche, mais Carrel le prit de vitesse.

— Le tueur a dû utiliser un silencieux. Ce qui nous ramène au pro… Un type discret, bien équipé…

— … qui laisse les douilles derrière lui, mais pas son flingot… coupa Mehrlicht.

— Exactement. Il repart ni vu ni connu. Alors la soirée se poursuit jusqu'à ce que quelqu'un pousse la porte du fond, ou remarque le sang qui se répand sur le carrelage…

Comprenant qu'il ne pourrait en placer une, Didier retourna préparer son expo. Mehrlicht se releva dans un couinement.

— Et ça peut durer un moment… Vu qu'ils sont chargés à la bibine, ils vont à la pissotière plutôt que dans les gogues du fond…

— Je dirais que le meurtre a eu lieu autour de 21 h 30. Le corps de monsieur est encore souple et chaud. Regarde !

Ils firent quelques pas et revinrent près du mort, sagement assis dans son box. Carrel attrapa la main de la victime et agita ses doigts.

— Tu vois ?

Mehrlicht acquiesça. Le légiste replaça délicatement la main.

— Ni rigidité ni lividité cadavériques. Et la température du corps le confirme. Il a été tué entre 21 heures au plus tôt et 21 h 50, heure à laquelle le patron du pub l'a découvert.

— Mes gars interrogent les clients. On devrait pouvoir réduire cette fourchette… Bon… Et c'est qui, le zigue ?

— Ah ! Ça va te plaire : c'est un Rosbif ! D'après son passeport, John Murphy.

— Un Rosbif ? Qui vient dans un pub à Paris pour se faire dessouder ? Je vois ! Il a dû tomber sur un revanchard, un gars qui a pas digéré Trafalgar, Waterloo… Comment oublier ? Putain, Régis ! Me dis pas que tu as pardonné !

— Jamais ! L'Écluse ! Crécy ! Azincourt ! Jeanne d'Arc ! On a trop souffert ! glapit le légiste.

— La bataille de Québec !

— La trahison à Suez !

— Jane Birkin ! crissa le petit capitaine en contre-*ut*.

— « Plus jamais ça » ! approuva Carrel, le poing levé.

— Ils s'étonnent après qu'on l'ait mauvaise ! tonna Mehrlicht en désignant Murphy.

Leurs rires résonnèrent un instant dans la pièce carrelée. Didier, imperturbable et imperméable à leur cynisme, continuait de tirer le portrait du mort. Mehrlicht tourna la tête et vit la jeune femme qui patientait à la porte. Elle leva la main, esquissant un salut. Le sourire du petit capitaine disparut mais il l'ignora.

Carrel reprit :

— Ce n'est pas tout. Viens par ici. Et fais gaffe à ne pas marcher dans le sang !

Mehrlicht avança le pied à la limite de la flaque et s'approcha. Du bout de son enregistreur toujours, le légiste désigna le mur gauche. Parmi les graffitis colorés qui tantôt vantaient la virtuosité buccale d'une certaine Jennifer dont le numéro de téléphone écrit au marqueur noir avait dû maintes fois faire rêver des romantiques avinés, tantôt présentaient un schéma en coupe d'un pénis turgescent, parmi les insultes racistes et les signatures illisibles, les soutiens définitifs à une équipe de foot et les citations désespérées, on avait tracé un dessin de sang qui découlait lentement en fins filets grenat : un bonhomme bâton, un rond en guise de tête, des traits pour les membres et des cheveux en pointes. Deux points figuraient les yeux, et sa bouche en dents de scie semblait une gueule hérissée de crocs. Le bonhomme

tenait une sorte de grand sac de toile dans la main droite. Une série de lettres au-dessus de sa tête formait un titre énigmatique.

Mehrlicht fronça les sourcils.

— Un bonhomme ? On a affaire à un tueur de quatre ans ?

— Eh bien… il faut croire. Et qui dessine avec le sang de sa victime.

— Ah ouais… Il est sale. On dira à Sarkozy de le ficher dès son entrée en primaire. Vaut mieux être prudent. Il m'a l'air particulièrement turbulent, celui-là…

— Laisse Sarkozy tranquille ! Il a assez d'ennuis avec la justice.

— Mouais… Et les mots au-dessus du dessin ?

De nouveau, les deux hommes se turent pour relire la phrase tracée elle aussi en lettres de sang :

NÁ DEAN MAGGADH FUM

Le légiste soupira.

— Aucune idée… Peut-être un code… Ou une langue nordique. Ou de l'Est.

— C'est pas de l'angliche ?

Carrel dévisagea son ami, cherchant à deviner s'il faisait une blague. Apparemment, Mehrlicht ne plaisantait pas.

— Je ne crois pas, non…

Le capitaine marqua une pause, le temps de recopier l'inscription dans son petit carnet.

— Bon… On verra au commissariat. Je te laisse terminer. Merci, Régis. Et… On peut se faire une bouffe demain soir, si ça te dit…

— Arrête avec tes gros sabots ! Demain soir… Je doute d'avoir fini M. Murphy. Surtout si entre-temps on me colle un cas prioritaire… Mais je fais vite. Parole de légiste ! Et puis Didier est tout seul ici. Rien que les prélèvements ADN… dans les toilettes d'un bar… On va trouver des fluides corporels par litres, de l'urine évidemment, mais aussi…

Mehrlicht leva les mains en signe de reddition, une grimace aux lèvres.

— OK ! OK ! M'en dis pas plus ! Gardez vos petits secrets, c'est mieux comme ça !

Il allait se détourner lorsque le légiste reprit :

— Attends ! Tu rates l'essentiel !

Carrel tendit un doigt dans un léger froissement de polypropylène pour désigner la tête du bonhomme bâton. Mehrlicht se pencha, approchant son nez à quelques centimètres du dessin.

— Bah quoi ?

Le légiste sourit.

— Les yeux. Deux points… très nets, d'ailleurs…

Mehrlicht comprit soudain.

— Arrête ton char ! T'es en train de me dire qu'il avait pas de gants, le *pro* ?

— Je crois même que je suis en train de te dire que le tueur t'a volontairement laissé ses empreintes. Tu vois que c'est pas banal !